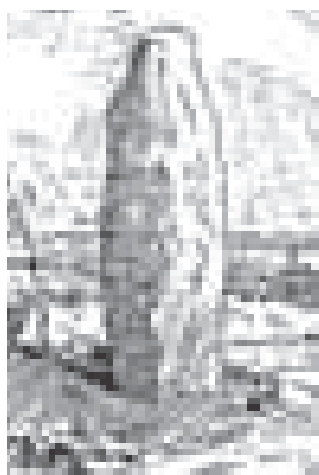


Les Celtes n'ont pas construit dolmens et menhirs

Il est presque impossible, pour un lecteur de bandes dessinées, de dissocier le Gaulois Obélix de son cher menhir, qui lui sert à la fois d'arme contre les Romains et de cadeau qu'il offre à ceux qu'il apprécie. Cette image, montrant des Celtes experts dans la taille de ces longues pierres, totalement anachronique, n'est pourtant pas du seul fait des créateurs des aventures d'Astérix, Uderzo et Goscinny. En effet, elle trouve son origine au XVIII^e siècle, période pendant laquelle l'archéologie connaît ses balbutiements, et devient un passe-temps apprécié par certains nobles savants.



Tel est le cas de Théophile-Malo de La Tour d'Auvergne (1743-1800), capitaine de grenadiers pendant la Révolution, qui mène en parallèle à sa carrière militaire des recherches sur les antiquités gauloises et des études sur les langues

celtiques. Aussi, c'est à lui qu'on doit les mots de « dolmen » et « menhir », tels qu'il les décrit dans son ouvrage *Origines gauloises* : « Celles des plus anciens peuples de l'Europe puisées dans leur vraie source ou recherche sur la langue, l'origine et les antiquités des Celto-Bretons de l'Armorique, pour servir à l'histoire ancienne et moderne de ce peuple et à celle des Français », réalisé entre 1792 et 1796. Signifiant « table de pierre », le dolmen est pour La Tour d'Auvergne un autel ou une table de sacrifice, utilisée par les druides gaulois lors de cérémonies religieuses.

Le mot menhir désigne quant à lui « une pierre longue », le plus souvent isolée, mais aussi parfois alignée avec des milliers d'autres, comme à Carnac, dans le Morbihan (on les appelle alors des cromlechs).

Pour La Tour d'Auvergne, leur origine est sans aucun doute celte, et cette affirmation restera longtemps perçue comme une vérité absolue, et ce malgré les travaux d'autres historiens, tels que Pierre Jean-Baptiste Legrand d'Aussy (1737-1800), qui y voient plutôt des nécropoles, construites selon lui bien avant les Gaulois.

Mais les premières fouilles archéologiques réalisées sous les dolmens dans le courant du XIX^e siècle, qui vont mettre au jour des restes humains, alimentent la thèse des sacrifices humains réalisés par les druides gaulois pour apaiser la colère des dieux. Il faut attendre alors la fin du siècle, et les travaux de l'archéologue écossais James Miln et du préhistorien français Zacharie Le Rouzic, qui sont notamment à l'origine du musée de Préhistoire de Carnac, pour que leur fonction de sépultures soit avérée, sans pour autant pouvoir certifier que leur origine remonte à une période antérieure aux Celtes.

C'est à Carnac, le site français le plus célèbre d'alignements mégalithiques, que les recherches sont les plus poussées pendant tout le XX^e siècle. Lors de la Seconde Guerre mondiale, une unité de recherche archéologique

nazie y mène d'ailleurs une mission entre 1940 et 1942, réalisant d'abord un relevé topographique, puis commençant à fouiller le site de Kerlescan. Cette étude, menée par Alfred Rosenberg, devait servir à démontrer la présence très ancienne de la civilisation « indo-germanique » dans la région. Mais c'est après la guerre que les avancées technologiques permettent de faire un énorme pas dans la connaissance des constructions mégalithiques et des hommes qui les ont établies.

En 1955, grâce au procédé de datation au carbone 14 mis au point par le chimiste américain Willard Libby, on parvient à savoir à quelle période ils ont été bâtis : à partir du V^e millénaire avant notre ère pour les plus anciens, soit au début du Néolithique, et vers 2 000 ans av. J.-C. pour les plus récents.

Pendant cette période, la civilisation mégalithique se diffuse sur tout le littoral Atlantique de l'Europe, partant de la péninsule Ibérique jusqu'en Angleterre et en Irlande, et l'on retrouve même ces constructions en Scandinavie, en Afrique du Nord, au Moyen-Orient et en Asie, soit quasiment sur tous les continents à l'exception de l'Amérique et de l'Océanie.



S'il est depuis avéré que les dolmens servaient de sépultures, et donc de lieu de culte lié aux ancêtres, le rôle des menhirs a longtemps été délicat à définir. Monuments votifs ou commémoratifs, ou éléments servant à indiquer les limites d'un territoire, les menhirs auraient surtout des fonctions astronomiques, permettant, grâce à leur alignement particulier, de calculer les différentes phases du cycle agricole en observant le Soleil et la Lune. Ainsi, en ce qui concerne Carnac, l'alignement de Kerlescan servait à calculer la date de l'équinoxe et celui de Kermario la date du solstice d'été.

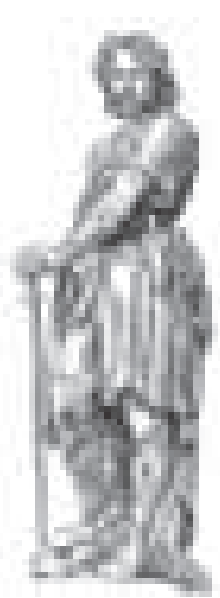
Une autre question se pose : celle de leur construction. Comment des hommes, aux techniques prétendument peu développées, ont pu établir des ensembles aussi importants, avec des pierres aussi lourdes ? Ces établissements étant constitutifs des premières communautés, ils demandaient l'effort de tous, et des centaines de personnes bien organisées ont très bien pu déplacer et monter ces pierres les unes sur les autres à l'aide de rondins de bois, de cordes et de leviers, comme l'ont démontré les expériences menées par l'archéologue Jean-Pierre Mohen et réalisées avec l'aide de deux cents volontaires sur le site de Bougon, dans les Deux-Sèvres, où gisent certains des plus anciens tumulus d'Europe.

À leur arrivée, les Celtes et les Gaulois ont certes utilisé ces édifices pour des cérémonies religieuses, mais ils ne les ont pas construits. Représentants du paganisme tardif, que les chrétiens du IV^e siècle appellent « le culte des pierres levées », les dolmens et les menhirs restent pendant de longs siècles des lieux de relations avec les dieux, où l'on vient demander santé, fécondité, mariage, ou pluie pour les récoltes. Et malgré la christianisation de ces édifices, qui sont parfois transformés en chapelles ou surmontés d'une croix, ils serviront encore longtemps de sites mystiques, comme l'évoque d'ailleurs Rabelais dans son *Gargantua*.

Vercingétorix était ami avec... Jules César !

Aujourd'hui considéré comme le premier héros français, résistant à l'envahisseur romain au péril de sa vie, Vercingétorix n'est réellement étudié par les historiens français qu'à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle. À une époque où le péril prussien occupe tous les esprits, les historiens le présentent comme le chef indiscuté de la résistance gauloise, qui unit sous son commandement les peuples de la Gaule pour affronter Jules César, leur ennemi commun. Pourtant, cette représentation est loin de la réalité, et a profité du manque de sources concernant le jeune chef gaulois pour construire un mythe fondateur du nationalisme français. Nous ne connaissons que très peu de choses sur la vie de Vercingétorix. Né entre 80 et 72 av. J.-C. (Jules César évoque en 52 av. J.-C. un « adulescens », c'est-à-dire, selon la terminologie romaine, un homme de moins de 30 ans), il est le fils de Celtill (aussi appelé Celtillos), un noble arverne condamné à mort par ses pairs alors qu'il tentait de rétablir la royauté gauloise.

Celle-ci avait été abolie par Rome, qui avait emprisonné le dernier roi gaulois, Bituitos, après les premières défaites gauloises de 121 av. J.-C, et remplacée par un gouvernement aristocratique. Le nom même de « Vercingétorix » reste pendant longtemps sujet à débat : est-ce un nom propre ou un titre honorifique ? Signifiant « le roi des très grands guerriers » ou « le très grand roi des guerriers », ce



nom serait plus probablement un titre porté par le chef, comme le rappelle César dans ses *Commentaires* (où deux Cingétorix sont évoqués), ou comme le propose Jules Michelet dans son *Histoire de France*, où il le nomme « le » Vercingétorix.

Mais la question principale qui entoure le récit de la vie du chef gaulois est celle concernant sa domination « indiscutée » des peuples de la région, comme toute l'historiographie française le proclame à partir du XIX^e siècle (notamment Camille Jullian, qui écrit en 1900 dans son *Vercingétorix*, que le jeune chef est à la tête de la « patrie gauloise », « supérieure aux clans, aux tribus, aux cités et aux ligues »). Vercingétorix a-t-il réellement fédéré tous les peuples gaulois dans la résistance face à César ?

L'historien Plutarque, dans la *Vie de César*, rappelle les nombreuses défections dans le camp gaulois avant les batailles décisives des années 50 av. J.-C. De plus, Pierre Cabanes, dans son ouvrage *Idées reçues sur l'Antiquité*, émet l'idée que César, dans sa *Guerre des Gaules*, aurait amplifié la prédominance de Vercingétorix sur les autres peuples de Gaule pour rendre encore plus importante sa victoire. On peut ainsi lire dans le récit du général romain que Vercingétorix « convertit à sa cause tous ceux de ses compatriotes qu'il rencontre ; il les exhorte à prendre les armes pour la liberté de la Gaule ; il rassemble de grandes forces et chasse ses adversaires qui, peu de jours avant, l'avaient chassé lui-même.

Ses partisans le proclament roi. Il envoie des ambassades à tous les peuples : il les supplie de rester fidèles à la parole jurée. Il ne lui faut pas longtemps pour avoir à ses côtés les Sénons, les Parisii, les Pictons, les Cadurques, les Turons, les Aulerques, les Lémovices, les Andes et tous les autres peuples qui touchent à l'Océan. À l'unanimité, on lui confère le commandement suprême. » Le premier « constructeur » du mythe de Vercingétorix pourrait être

ainsi son principal ennemi : César ne bat pas une simple coalition de tribus, mais *tous* les peuples de Gaule.

Un autre point sur la relation entre Vercingétorix et César est aussi intéressant. Contrairement au mythe développé d'un Vercingétorix représentant d'une civilisation gauloise complètement opposée, dans ses mœurs et dans sa conception du monde, à la civilisation de l'envahisseur romain, le jeune aristocrate est formé comme soldat par l'armée romaine elle-même, et César le place, avant la guerre, à la tête d'un corps de chevaliers arvernes en signe d'amitié entre Rome et les tribus gauloises.

Cette « amitié » entre Vercingétorix et César est décrite par Dion Cassius dans son *Histoire romaine*, dans un passage qui égratigne quelque peu le mythe du Gaulois valeureux et héroïque après la reddition d'Alésia : « Vercingétorix, qui n'avait été ni pris ni blessé, pouvait fuir. Mais, espérant que l'amitié qui l'avait uni autrefois à César lui ferait obtenir grâce, il se rendit auprès de lui, sans avoir fait demander la paix par un héraut, et parut soudainement en sa présence, au moment où il siégeait dans son tribunal. Son apparition inspira quelque effroi, car il était d'une haute stature, et il avait un aspect fort imposant sous les armes.

